

LA DIFFÉRENCE



I
LE SOIR

Lui — O ma chérie ! ne crains rien, je ne crains pas de parler, moi ! Et, dès demain matin, la première chose que je ferai, ce sera d'aller voir ton père et de lui dire que j'aime sa fille et qu'il faut qu'il me la donne.



II
LE MATIN

Mr Beau-père — Eh bien, monsieur, que désirez-vous et que puis-je faire pour vous être agréable ?

INVOCATION

O toi que la pitié du destin nous donna,
Refuge accoutumé de l'humaine détresse,
Dieu bon, Dieu consolant que la rêveuse Grèce
En ses mythes anciens de pavots couronna ;

O Sommeil, avant-goût divin du nirvana,
Où s'apaise et s'endort le mal qui nous oppresse,
Où se fondent en une indicible paresse
Soins et douleurs auxquels vivre nous condamna !

Prends-moi, berce mon corps, engourdis ma pensée
De tourments, de regrets et de désirs lassée ;
Du monde et de moi-même inspire-moi l'oubli,

Et, m'épargnant de ses vains songes le mirage,
Pour le dur lendemain de tristesse rempli,
O Sommeil, chaque soir retrempe mon courage !

LORiot-LECAUDEN.

POUR LES ENFANTS

Dans une forêt, plus loin que les Ardennes, vivaient autrefois le bûcheron et la bûcheronne des fées. A la fin de l'automne, pour les cheminées de ces frileuses créatures, le mari amassait du bois mort : car il lui était défendu de mutiler les arbres. Sa femme, d'ordinaire, le regardait travailler en filant elle-même.

Si la besogne était légère, les gages étaient minces. Les fées, qui ne possèdent ni or, ni argent, payaient le pauvre couple à leur manière : avec des gâteaux de miel, avec des fleurs rares, avec des robes merveilleuses et si légères que la brise les déchirait. Mais c'était de braves gens qui se contentaient de leur sort, et Dieu leur accorda une petite fille.

* *

La mère alla annoncer cette nouvelle à Escarboucle, la reine des fées, qui l'embrassa et lui dit : " Vous appellerez cette enfant Alise, et nous serons ses marrains, toutes, en sorte qu'aucun berceau n'aura été plus honoré. Mais vous ferez bien ne pas inviter la fée Gauche fleur, car elle ne fit jamais que des gaffes et pourrait vous attirer quelque mésaventure."

Au jour dit, toutes les fées s'empressaient autour d'Alise ; les dons pleuvaient sur l'enfant, comme les rayons sur une fleur : Tu seras belle, lui dit-on ; tu seras princesse ; tu auras les cheveux jaunes, les ongles roses, les yeux violets ; tu seras aimée ; tu seras légère à la danse, et mordante à la répartie ; ta voix étreindra les cœurs, comme une main...

Ainsi parlaient les fées sveltes et légères. Seule Gauche-Fleur manquait, Escarboucle l'ayant envoyée en ambassade au Cottray ; mais voici qu'elle revint tout à coup, l'inattendue ; et, comme on allait emporter l'enfant : " Eh bien ! dit elle, joyeuse et sans y voir malice, vous oubliez mon don : il est pourtant d'importance : Alise je te donne la sagesse."

* *

Les promesses des fées sont choses sérieuses. Alise n'avait pas quatre ans

que le roi Mogol, chassant dans la forêt, la vit et la voulut adopter, n'ayant point de fille. " Ses parents qui l'aimaient beaucoup, y consentirent facilement," dit la chronique dont cette histoire est extraite ; et c'est ainsi qu'Alise devint princesse.

A seize ans, elle était l'idole de la cour et surtout du prince Fleur de Nacre, héritier du Mogol. Mais le don de sagesse avait si bien fructifié en elle, que les succès et les flatteries la laissaient indifférente ; et elle ne s'intéressait qu'aux choses sérieuses.

L'économie politique fut son premier amour ; à quatorze ans, elle fit un budget pour le Mogol, sans impôt nouveau ni conversion, qui fit rêver de jalousie le ministre Sidi'Bram.

Elle s'adonna ensuite à la philosophie d'Etat, et même elle imposait, au pauvre Fleur de Nacre, des lectures très sérieuses qui le nourrissaient en l'ennuyant.

Elle s'occupa aussi de philanthropie, fit construire des logements à bon marché et fermer les cabarets, fumeries d'opium et autres boutiques qui vendent le rève aux pauvres gens.

Il est à peine besoin de dire qu'avec tant de sagesse, Alise était malheureuse. La vie lui apparaissait terne et rugueuse, comme une tapisserie retoournée ; et son expérience précoce lui avait rempli le cœur d'amertume.

Un jour qu'elle était plus triste qu'à l'ordinaire, Alise résolut de rendre visite à Escarboucle, sa première marraine. Elle la trouva au milieu de grands lys, qui leur tissaient des robes avec des fils de la vierge.

— Ah ! ma sage tilleule, fit Escarboucle ; vous allez vous moquer de nous (ot elle jeta sa quenouille).

— Hélas ! marraine, j'ai plus le cœur à pleurer qu'à rire, je vous assure.

— Et comment ça, et pourquoi, et qu'est-ce donc, tilleule ?

— Ah ! le vilain cadeau que m'a fait Gauche Fleur ! Je suis sage, si vous saviez, marraine, sage et triste

donc ! A la cour, il y a un fou jauno et vert, un fou avec deux bosses. Il est toujours joyeux, et l'éclat de son rire couvre le bruit de ses grelots. Moi, je suis toujours triste, et grelots ou marottes n'y font rien.

— Dieu ! diable ! fit la reine en appuyant son menton sur un petit index le plus blanc du monde, cela est grave. Et elle réfléchissait.

— Enfant, reprit elle, je sais un moyen de te guérir ; mais il te faudra perdre la sagesse ; le veux-tu ?

— Certes, dit Alise, et qui donc en connaît aussi bien la vanité que les sages. Mais ce moyen ?

AMITIÉ INTÉRESSÉE



La vieille dame. — C'est gentil, ça, de bien vous aimer et d'être toujours d'accord, mes chers petits.
Le plus petit des deux. — Ça, c'est parce que j'ai, aujourd'hui, deux sous à user.